

**CARRÉ AMELOT
ET ESPACE ART
CONTEMPORAIN,
LA ROCHELLE.
DU 12 MARS
AU 19 AVRIL 2013.**

*Assaf Shoshan.
Play Ground –
Territoires de l'attente.*



ASSAF

Zikim 2004.
2004, C-print, 175 x 220 cm.
Courtesy de l'artiste.



SHOSHAN : TERRITOIRES INTIMES

ENTRETIEN AVEC AMÉLIE ADAMO



| *Gesher 1948-2010.*
| 2010, C-print, 120 x 150 cm. Courtesy de l'artiste.

À l'origine des photographies d'Assaf Shoshan, un attachement profond à sa contrée natale, Israël, dont il réinterroge la réalité à travers une perspective à la fois historique et autobiographique. Mais l'œuvre d'Assaf Shoshan s'ouvre au-delà de l'histoire d'une nation et d'un peuple. Empreinte d'une portée poétique, elle exhale une dimension humaine fondamentale : la quête d'identité, le sentiment de l'exil et de l'appartenance. Ce qu'interrogent les fictions d'Assaf Shoshan ? L'étrangeté des retours en des sites chargés d'une mémoire à la familiarité prégnante et inquiétante. Le mystère des lieux de vie abandonnés au silence habité par des carcasses de béton et d'acier ; orchestre de fantômes jouant l'oraison d'un temps achevé. La difficulté d'être sur des terres étrangères, hostiles et instables. Et l'espoir de redéfinir les possibles d'intimes territoires. Face aux tremblements et aux déracinements de l'Histoire.



| *Umm Esh-Shaqaf #3 1948-2010.*

| 2010, C-print, 120 x 150 cm. Courtesy de l'artiste.

Amélie Adamo | Vous avez commencé par étudier la philosophie. Qu'est-ce qui vous a ensuite mené à explorer le champ des arts plastiques ?

Assaf Shoshan | J'adorais les études de philosophie mais j'étais dyslexique et puis je savais que mon avenir n'était pas là, dans l'écriture. Par contre, j'avais vraiment besoin de m'exprimer. J'ai alors pensé faire de l'art, du cinéma ou de la photographie. Pendant mes études aux Beaux-arts, ce qui m'a tout de suite fasciné dans la photographie, c'est son immédiateté et la rapidité avec laquelle on peut créer une image qui exprime une pensée. C'est une manière d'intervenir dans la réalité et d'y poser un regard critique qui puisse lui donner un sens. Puis après deux ans à l'Académie, j'ai eu envie de

voyager. J'ai alors quitté Israël pour m'installer à Paris. Pour des raisons essentiellement pratiques, car c'était moins cher que Londres ou New York, et puis je voulais rester près d'Israël.

AA | Vous n'avez cessé depuis de travailler entre Paris et Israël. En quoi ce double ancrage nourrit-il votre travail ?

AS | Dans mon travail, je ne pense pas m'être directement emparé de quelque chose de la culture française. Par contre, il existe pour moi un grand avantage à vivre dans un autre pays. Cela me permet de regarder autrement la culture dans laquelle j'ai grandi, de réexaminer ma propre histoire. Cette distance donne de nouvelles perspectives.



David Osher.
2010, C-print, 80 x 100 cm. Courtesy de l'artiste.

AA | Comment ces nouvelles perspectives, ce regard autre posé sur votre histoire, prennent-ils forme dans *Territoires de l'attente* ?

AS | Deux choses m'ont particulièrement interpellé. D'une part, j'ai voulu réexaminer l'histoire du sionisme dans sa version israélienne officielle. Pour celle-ci, le peuple juif doit être rassemblé et revenir sur sa « Terre promise ». Elle décrit ainsi les conséquences des événements ayant mené à la construction de cette terre d'accueil : l'État d'Israël. Mais cette réinterprétation de l'Histoire est une vision unilatérale : les événements que le sionisme dépeint comme étant « innocents » sont en réalité très problématiques et ont laissé d'importants stigmates dans le paysage israélien. D'autre part,

en regardant l'histoire de ce peuple juif, nomade, déraciné et déchiré, de guerres en exil, je m'aperçois aujourd'hui que c'est une même situation absurde qui se répète, partout dans le monde. Avec d'autres peuples, d'autres réfugiés, immigrants et nomades. C'est cette réalité que j'ai voulu réinterroger en m'appuyant sur ce qui se passe aujourd'hui en Israël. Avec *Territoires de l'attente*, qu'il s'agisse des vidéos (sur les nomades bédouins, les réfugiés soudanais et les immigrés éthiopiens) ou des photographies (celles de paysages et villages palestiniens ou israéliens abandonnés à cause de déplacement des frontières), j'essaie de montrer la situation souvent ignoble et absurde que vivent les différentes populations composant l'État d'Israël. Des populations immigrantes,



| *Sde Boker* 2004.

| 2004, C-print, 175 x 220 cm. Courtesy de l'artiste.

nomades ou réfugiées, qui ne sont pas toujours reconnues ni acceptées. Des populations que l'on force à se sédentariser ou que l'on chasse à cause de territoires occupés et de redéfinition des frontières.

AA | Cet engagement politique a-t-il toujours été présent dans votre œuvre ?

AS | Même s'il y a toujours eu un côté politique dans mon travail, j'ai décidé de m'engager plus avant à partir de 2007, après les expositions *Home* à Paris et *Motsa* à Besançon. *Motsa* signifie « origine », mais c'est également le nom de mon ancien village. Dans ces expositions, les séries présentées questionnaient déjà mon histoire et mes origines. Mais contrairement à *Territoires de l'attente*, où j'interroge l'his-

toire des réfugiés et nomades dans l'État d'Israël, ces séries faisaient référence à des éléments plus directement personnels. J'y photographie des lieux où j'ai vécu, comme le village de Motsa ou le camp militaire dans lequel j'ai fait l'armée.

AA | Si l'on compare ces séries à *Territoires de l'attente*, ne retrouve-t-on pas une même approche de l'image située entre fiction et réalité ?

AS | Il y a en effet toujours dans mon travail un attachement à la réalité, une part un peu documentaire. Mais l'expérimentation technique (la lumière, le cadrage, le point de vue, la mise en scène) me permet de rajouter une dimension personnelle sur cette réalité et d'en donner une lecture nouvelle. Par exemple,



Unknown Village.
2007, vidéo, 8:32 min. Courtesy de l'artiste.

dans les séries exposées lors de *Home* et *Motsa*, les photographies sont réalisées la nuit. Cela amène une vision particulière. Les lieux et les personnes sont vus autrement qu'en plein jour. La nuit, c'est comme si l'on était légèrement étranger à la réalité. Lorsque j'ai pris ces photos, j'étais déjà installé en France et

je revenais chez moi, en Israël. Je cherchais à saisir le mystère d'un paysage qui m'avait été familier mais que je regardais alors comme un étranger, d'un point de vue un peu extérieur. Les images rendent sensible ce sentiment ambigu de distance et d'appartenance, d'attachement et de répulsion.

Dans *Territoires de l'attente* aussi, on retrouve cette double dimension. Avec *Unknown Village* par exemple, il s'agit d'une vidéo tournée avec les Bédouins dans le désert du Néguev. Il y a bien sûr une part documentaire, puisque ce sont de vrais Bédouins filmés dans leurs conditions de vie réelles. Mais la manière de monter le film crée une dimension à la limite du fantastique : un à un, les personnages disparaissent sous une tente, sans que jamais l'un d'entre eux n'en ressorte. Une action normale et quotidienne devient ainsi, répétée dans un mouvement sans fin, une situation impossible et absurde. C'est comme une sorte de parabole de la vie, de la mort et d'une culture en train de disparaître : celle d'une société nomade forcée à se sédentariser. Dans *Taaban* encore, je filme un vrai réfugié soudanais dans un endroit existant, dans le sud d'Israël. Mais je le montre placé sur un tapis roulant, en train de courir sans qu'il ne puisse réellement avancer. Seul le jour à l'horizon décline. Ce qui crée à nouveau une situation absurde et symbolise une difficulté d'être.

AA | Concernant l'interrogation de cette frontière entre réalité et fiction, autobiographie et Histoire – essentielle dans votre démarche –, quels artistes vous ont-ils particulièrement nourri ?

AS | Je n'ai jamais cherché à suivre ni à me référer directement à des modèles précis. Par contre, de manière plus générale, j'ai évidemment été influencé par toutes sortes de moyens d'expression, du cinéma à la photographie ou la littérature.

En photographie, les travaux de Philip-Lorca diCorcia et de Nan Goldin retiennent particulièrement mon attention. Dans l'œuvre de Nan Goldin, j'ai été intéressé par la part autobiographique, par le regard qu'elle porte sur sa vie et son entourage. Pour elle, la photographie de famille permet de créer une deuxième mémoire. Chez Philip-Lorca diCorcia, les photographies associent des éléments documentaires avec un principe de construction de l'image de fiction. Qu'il s'agisse des mises en scène ou du travail de la lumière, j'apprécie sa manière de réinventer et de faire parler autrement la réalité quotidienne.

Au cinéma, j'ai adoré *Diary*, réalisé par l'Israélien David Perlov. Un aspect politique et documentaire y est présent, auquel se mêle une dimension très intime. Le regard qu'il porte sur la réalité, de Paris à Tel-Aviv, renvoie aux événements de la grande Histoire mais à travers des éléments qui se réfèrent aussi à sa vie et à sa famille. La beauté des images et la manière de filmer donnent à son langage une dimension poétique qui en renforce le sens et transforme le documentaire en véritable œuvre d'art. ■



Playground #2.

2011, C-print, 120 x 150 cm. Courtesy de l'artiste.

ASSAF SHOSHAN EN QUELQUES DATES

Né en 1973 à Jérusalem. Vit et travaille entre Tel-Aviv et Paris

- 2000 → Installation en France. L'artiste commence à travailler entre Paris et Tel-Aviv
- 2004 → Rencontre avec l'écrivain Dennis Cooper, qui sera le premier à écrire sur son travail
- 2006 → *Motsa*, première exposition personnelle, Le Pavé dans la Mare, Besançon, avec publication d'un ouvrage
- 2007 → *Home*, première exposition personnelle à Paris, galerie Polaris
→ Réalise sa première vidéo *Unknown Village* dans le désert du Néguev
- 2008 → Visite chez Dia:Beacon, New York
- 2009 → Rencontre avec Revital Gal et Neta Eshel, directeurs de la galerie Inga (qui le représente à Tel-Aviv depuis 2011)
- 2011 → Invitation par l'historien Laurent Vidal à participer à une conférence sur *Territoires de l'attente*, à l'EHESS, Paris
- 2012 → *Pluriel*, première exposition qui réunit les trois vidéos de la trilogie *Territoires de l'attente*, Villa Emerige, Paris